

raissent... Evidemment, si tout cela est l'œuvre d'un seul homme, cet homme doit avoir plus d'un intérêt amoureux à se conduire ainsi.

— C'est incontestable, dit l'ouvrier.

— Or, reprit Armand, l'intérêt est peut-être immense. Si madame de Beaupréau est la femme que je cherche, sa fille est riche, sans le savoir, de douze millions. Ces douze millions, qui sont entre mes mains, une seule personne en sait la destination et la source, c'est moi. Le baron Kermor de Kermarouët m'a confié son testament, un testament olographe, dont nul, si ce n'est moi, n'a eu connaissance. Est-il vraisemblable que celui ou ceux qui ont voulu perdre Fernand et l'empêcher d'épouser Hermine sachent tout cela ? Comment l'auraient-ils appris que précisément cette femme que je cherche est mademoiselle de Beaupréau ?

— Mystère ! fit Rolland.

— Mais, poursuivit Armand de Kergaz, admettons tout cela ; admettons que mademoiselle de Beaupréau est la fille du baron Kermor, que l'ennemi occulte de Fernand le sait et convoite les douze millions, comment expliquerons-nous ce triple enlèvement de Cerise, de Jeanne et de Baccarat ?

— Oh ! murmura Léon, c'est Baccarat qui doit avoir fait le coup.

— Dans quel but ?

— Elle aimait Fernand.

— Si elle l'aimait, elle ne pouvait vouloir le perdre.

— C'est juste, soupira l'ouvrier.

— Il y a donc, continua M. de Kergaz, du fil de cette intrigue qui est insaisissable pour nous, et il est certain que Baccarat n'a été qu'un instrument, le bras qui exécute, mais non la tête qui pense. Où est cette tête ? Baccarat seule nous le pourrait dire, et il faut la retrouver à tout prix.

— Monsieur le comte, dit Léon qui avait suivi avec une scrupuleuse attention le raisonnement de M. de Kergaz et en saisissait parfaitement toutes les faces, il me vient une idée.

— Voyons, je t'écoute, dit Armand.

— Si vous admettez que mademoiselle de Beaupréau n'est autre que l'héritière des douze millions ; que celui ou ceux qui ont perdu M. Fernand n'ignorent point cette circonstance, et que, même, elle a été le mobile de leur conduite, il faut bien admettre aussi qu'ils savent parfaitement entre les mains de qui se trouvent les douze millions.

— Ceci est très juste, dit Armand.

— Or, s'ils le savent, peut-être ont-ils un intérêt direct à ce que mademoiselle de Beaupréau l'ignore, provisoirement du moins.

Ceci est probable, en effet.

— Ainsi, mademoiselle de Beaupréau, riche de six cent mille livres de rente, peut très bien ne vouloir qu'un éjou de son choix ; et si elle apprend sa nouvelle situation...

— Tout cela est vrai, logique, raisonnable, dit Armand ; mais pourquoi Cerise et Jeanne auraient-elles disparu ?

— Ah ! dame ! répondit l'ouvrier, c'est bien facile à comprendre : Cerise et Jeanne connaissent Fernand comme Fernand connaît M. de Beaupréau ; c'est une chaîne dont il faut briser les anneaux...

Armand tressaillit.

— Et, acheva Léon Rolland, vous connaissiez Jeanne et Cerise.

M. de Kergaz jeta un cri : il avait deviné enfin.

— Oui, dit-il, là est la vérité. Mais la vérité est plus sombre encore que le doute, car elle ne nous apprend rien, et nous laisse plongés dans les ténèbres.

— Cerise, qu'ont-ils fait de Cerise ? murmura Léon Rolland avec un soupir.

— Jeanne... pensait Armand dont le cœur était brisé, ma Jeanne adorée...

Et un nom vint aux lèvres de M. de Kergaz, un nom exécuté et fatal :

— Andrea !

Et il sonna violemment.

— Appelez Bastien, dit-il.

Le vieux Bastien parut.

— Ecoute, dit Armand. Est-tu plus que jamais convaincu que sir Williams et Andrea sont deux êtres différents ?

— Oh ! pour cela, oui, dit Bastien.

— Moi je jugerais le contraire.

— Ecoutez, monsieur le comte, dit le vieux soldat, la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est qu'Andrea m'eût tué comme un chien, sans sourciller, comme son père tua votre père.

Armand haussa les épaules.

— Ce n'est pas une preuve, dit-il. Andrea aurait intérêt à n'être point reconnu.

— Raison de plus pour me tuer.

— N'importe ! dit le comte, il faut le revoir encore, l'examiner attentivement.

— Je l'ai dévisagé, monsieur le comte. Ma conviction est inébranlable.

— J'ai le pressentiment du contraire, moi. Il n'y a qu'Andrea qui soit capable d'avoir ourdi cette vaste et ténébreuse intrigue.

Et le comte ajouta :

— Sir Williams t'a envoyé sa carte, le soir même de la rencontre, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est l'usage.

— Donc, tu lui dois une visite ?

Bastien hocha affirmativement la tête.

— Eh bien ! il faut lui faire.

— Quand ?

— Sur-le-champ. Demande mon tilbury. Il est midi ; c'est une heure convenable pour aller chez un garçon.

— Soit. Que lui dirai-je ?

— Rien que de banal ; mais tu l'examineras encore, tu épieras ses moindres gestes, tu l'écouteras parler avec une scrupuleuse attention. S'il se départit une seconde de son accent anglais, c'est Andrea.

Bastien partit.

— Maintenant, pensa M. de Kergaz, admettons qu'Andrea et sir Williams ne font qu'un : cela prouve-t-il que le persécuteur de Fernand, le ravisseur de Cerise et de Jeanne... Oh ! non s'interrompt-t-il tout haut ; si, c'est bien Andrea : je sens aux pulsations de mon cœur que c'est lui, lui seul !

Bastien revint.

— Sir Williams, dit-il, était absent.

— Tu y retourneras.

— Il a quitté Paris.

Armand frémit.

— Mon Dieu ! pensait-il, aurait-il emmené Jeanne ?

Et il ajouta avec vivacité :

— Où est-il allé ? Quand est-il parti ? Que t'a-t-on dit ?

— Il est parti avant-hier. Son valet de chambre l'a conduit à la diligence du Havre ; il va, dit-on, en Irlande, où il a des terres.

— Sait-on s'il reviendra ?

— Dans quinze jours.

— Etrange ! étrange ! murmura M. de Kergaz.

Léon Rolland revint à son tour :

— Madame de Beaupréau est parti ! dit-il.

— Partie ! s'écria Armand.

— Avec sa fille.

— Mais quand ? Pour quel pays ?

— La veille de l'arrestation de Fernand Rocher. Elles allaient en Bretagne.

M. de Kergaz se frappa le front.

— Tout cela s'enchaîne et coïncide, murmura-t-il ; c'est la main d'Andrea, je le jurerais.